

AD GLADIUM

La paraplégie émotionnelle
des marcheurs

Par Sarah Haidar



Le délire de persécution est sans doute l'un des troubles les plus importants et les plus visibles chez les peuples qui, incapables de la moindre remise en cause, rejettent systématiquement la faute sur l'autre. L'autre varie selon le moment : tantôt, il est le gouvernement corrompu qui pille leur pays et les laisse dans l'indigence la plus humiliante ; tantôt, il devient l'étranger, cette entité agressive et conquérante dont la seule obsession se résume à les avilir, puis les détruire ; tantôt, il est une partie de la société qui assume plus ou moins son refus de l'uniformisation arbitraire.

Ainsi, tout ce qui peut nuire à la communauté ne peut être que l'œuvre de l'un de ces trois coupables car un certain déterminisme historique est constamment convoqué pour légitimer cette attitude victimaire qui, néanmoins, engendre et se nourrit d'une violence en éternelle ébullition. Cette lecture binaire du monde est un mécanisme d'autodéfense assez efficace, en somme, car il protège contre une douloureuse prise de conscience et l'imparable sentiment d'impuissance qui s'ensuivra.

Vendredi dernier, cette existence par opposition a rempli les rues d'Alger et de plusieurs autres villes africaines et moyen-orientales. On a vu des jeunes, des moins jeunes, des femmes et mêmes des enfants réagir à la dernière une de *Charlie Hebdo* avec cette agressivité propre aux gens dépourvus d'arguments et d'esprit du débat.

Au-delà du contenu de cette image, somme toute condescendante et mal-inspirée, c'est le sentiment de vexation et d'insulte personnelle éprouvé par des centaines de manifestants qui mérite l'attention. Ils trahissent justement cet attachement confortable au statut de victime car, pensent-ils, une atteinte à la sacralité de leur croyance perpétrée par cet autre qui, pourtant, n'est nullement concerné par le caractère intouchable de leur «foi», est une agression avérée, semblable aux guerres impérialistes en Irak, en Afghanistan, au Mali et en Syrie, et aux actes racistes visant leurs coreligionnaires dans le reste du monde. Au Niger, ils ont incendié des églises et un centre culturel français. A Alger, ils ont crié «Kouachi martyrs» ou encore «Nous sommes avec Daech».

Le lendemain, la presse et le web s'enflamment en évoquant le spectre des années 1990 tandis que Hamadache réitère, dans un quotidien français, ses sornettes sur un état islamique inéluctable en Algérie. On peut se complaire dans le discours autiste voulant faire de ces illuminés une simple minorité isolée et sans audience ; on peut même trouver légitime cette réaction, certes épidermique mais représentative d'un mode de contestation comme un autre ; on peut également sourire devant les slogans extrémistes de ces jeunes Algérois qui, entre deux demandes de visa refusées, trouvent le temps de brûler le drapeau français. Mais cette manifestation est tout sauf banale car elle renseigne à la fois sur le pouvoir de mobilisation des relais islamistes qui emploient exactement le même procédé du FIS dans les années 1980, mais aussi sur la vivacité avec laquelle on peut réagir à un simple dessin et, chemin faisant, saluer l'exécution de ses auteurs, contrastant avec l'apathie ambiante quand il s'agit de contester les injustices et les vexations subies au quotidien. La sensibilité religieuse a toujours été à fleur de peau en Algérie, mais vendredi, elle semble avoir explosé uniquement parce que l'assaillant est un étranger dont la mort a bouleversé le monde entier. Cette marche était donc davantage une manière d'exprimer l'approbation d'un crime que la dénonciation d'un blasphème : le premier étant, selon certains, la conséquence naturelle du second !

Pendant ce temps, le ministre des Affaires religieuses, Mohammed Aïssa, annonce sa volonté de «dépoussiérer l'image de l'islam» en formant des imams modérés qui prêcheront la tolérance, le vivre-ensemble et la paix... en France ! Quant aux jeunes Algériens, ils continueront à consommer goulument les cheikhs Chamseddine, les Hamadache et autres Ali Benhadj ; tandis que ceux qui persisteront à défendre leur droit à la libre pensée seront gaiement traités de traîtres asservis à cette même France !

S. H.
djoum@hotmail.com

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

«CINÉ BLADI» À PARTIR DU 24 JANVIER

Huit films en tournée dans les salles

Du 24 janvier au 18 février, les salles Ibn Khaldoun et l'Algeria accueilleront trois semaines de projection de huit films algériens récents. Organisé par l'Agence algérienne pour le rayonnement culturel (AARC), ce cycle concerne les productions de ces trois dernières années du ministère de la Culture.

Sept fictions et un documentaire seront quotidiennement projetés à la salle Ibn Khaldoun et l'Algeria à raison de trois séances en moyenne. Intitulé «Ciné Bladi», ce cycle est fait à base d'une sélection dont les organisateurs n'ont pas communiqué les critères. On y retrouve *Yema* de Djamilia Sahraoui, *Fadhma n'Soumer* de Belkacem Hadjadj, *Harraga Blues* de Moussa Haddad, *Le menteur* de Ali Mouzaoui, *Parfums d'Alger* de Rachid Benhadj, *Titi* de Khaled Barkat et *Abdelkader* de Salem Brahimi.

A partir de samedi prochain, et jusqu'au 28 janvier, c'est le long-métrage *Yema* qui sera à l'honneur à la salle Ibn Khaldoun. Ce psychodrame dans lequel la cinéaste campe le rôle



Photo : D.R.

principal se déroule dans les années 1990. Le film commence avec la scène ontologique d'une femme voûtée traînant un cadavre au milieu de nulle part. C'est une mère (Djamila Sahraoui) qui ramène le corps de son fils, officier dans l'armée algérienne, assassiné par un groupe terroriste. Lentement mais subtilement, la réalisatrice plonge au fond de la tragédie et en extrait une dramaturgie complexe où le manichéisme est banni autant que le pathos.

Dans ce drame intime qui se confond avec l'époque sanglante des années 1990, la construction des personnages obéit à un rythme singulier qui ne cède rien à la facilité et qui laisse couler le temps de manière quasi lancinante. Les lenteurs et la rareté des dialogues ajoutent donc à l'épaisseur psychologique du film dont la mise en scène relève, de surcroît, de la maestria. En effet, Djamilia Sahraoui, en privilé-

giant la nuance et la sobriété, parvient à élaborer une esthétique éthérée qui correspond parfaitement à la démarche scénaristique : tout est dans la demi-teinte, la lumière est l'expression du corps. Silencieux et presque mystiques, les personnages torturés de *Yema* sont une représentation subjective de cette période traumatique de l'histoire contemporaine de l'Algérie. Laquelle, par la charge émotionnelle qu'elle implique, est difficilement convertible en langage cinématographique tant la tentation est grande d'en faire une histoire manichéenne ou misérabiliste. Et c'est là que Sahraoui remporte haut la main le pari d'un film à la fois sensible et distancé, douloureux et digne.

Les autres productions programmées ne seront malheureusement pas du même acabit. *Parfums d'Alger* de Rachid Benhadj (du 25 au 27 janvier à l'Algeria) traite de la même thé-

matique mais selon un angle de vue radicalement différent.

On y retrouve en effet tous les écueils d'un scénario cousu de fil blanc dont la dramaturgie ne permet à aucun moment aux comédiens de se libérer d'un carcan apprêté pour chacun de leurs rôles. Quant à *Fadhma n'Soumer* de Belkacem Hadjadj (du 14 au 18 février à Ibn Khaldoun), c'est l'une des déceptions de l'année 2014 puisque ce film très attendu pêche par un trop-plein de manichéisme et de discours direct qui frigorie le récit et déréalise les personnages.

Quoi qu'il en soit, ce cycle assez hétéroclite permettra au nombreux public qui n'a pu visionner ces films à leur sortie de découvrir un pan du cinéma algérien actuel qui oscille entre de belles expériences renfermant une véritable démarche artistique et des coups d'essai sans envergure.

S. H.

PROJECTION DU DOCUMENTAIRE *MERCI POUR LA CIVILISATION* À BATNA

Hommage à René Vautier

Le film documentaire de Nazim Souissi, *Merci pour la civilisation*, projeté dernièrement à Batna, a permis au public, notamment aux jeunes, de découvrir le caractère destructeur de la colonisation française en Algérie, présentée alors comme une «expédition civilisatrice». Au cours du débat qui a suivi la projection au centre de recherche scientifique de l'université de Batna, le réalisateur Nazim Souissi a estimé que *Merci pour la civilisation* est un éclairage destiné à «raviver la mémoire sur les premières années de la présence française en Algérie, entre 1830 et 1834».

Une période pas assez connue, parfois occultée par certains historiens français «intéressés» en raison des exactions, souvent atroces, commises par les «civilisateurs» et que Souissi a voulu rappeler au jeune public algérien.

Au cours de l'animation de ce débat, organisé dans le cadre du Forum culturel auresien (FCA) sur une initiative de l'association des Amis d'Imedghassen et de l'université de Batna, le réalisateur s'est réjoui du fait des réactions du parterre d'universitaires, de chercheurs en histo-

re, d'intellectuels et d'étudiants, l'objectif ait été «largement atteint». Pour Nazim Souissi, «beaucoup ont découvert pour la première fois des faits et des détails qui donnent un éclairage nouveau à cette période précise qui a bouleversé le destin de tout un peuple». Ce film documentaire de 69 minutes est construit en une succession de séquences indépendantes les unes des autres, mais constituant chacune un exemple éducatif montrant plusieurs visages du fait prétendu civilisateur de la France. Il s'agit, a ajouté le réalisateur du documentaire, de «multiplier les passerelles entre le passé et le présent, d'éclairer certaines zones d'ombre et de rompre avec la vision coloniale en synthétisant les résultats de quelques recherches entreprises autour de la question de la colonisation de l'Algérie».

En portant un intérêt marqué à certains aspects «sous-analysés» du fait colonial, l'auteur et la scénariste Zineb Merzoug refusent manifestement de cautionner l'occultation du caractère particulièrement sauvage du colonisateur durant les toutes premières années de la conquête française commandée par le

général de Bourmont. Plusieurs étudiants approchés par l'APS à l'issue du débat ont estimé que le film de Souissi exhume une histoire vieille de plus de 180 ans et ne peut que contribuer à l'écriture de l'histoire de l'Algérie à laquelle le ministre des Moudjahidine ne cesse d'appeler.

Nazim Souissi a rappelé, dans ce contexte, la volonté de la France coloniale de s'approprier l'histoire de l'Algérie en s'emparant des archives de cette période de l'occupation du pays. Une période de souffrances, de larmes et de sang qui constitue un pan important de l'histoire de la colonisation que certains veulent dissimuler dans une tentative de brouiller les repères de l'identité algérienne. «On continue de nos jours à tuer des gens et à tenter d'étouffer l'Histoire de grandes civilisations tout en développant des discours pour se dédouaner en dépravant l'Histoire et en prétendant vouloir aider les gens», a souligné le réalisateur de *Merci pour la civilisation*.

Un hommage posthume a été rendu, à cette occasion, au cinéaste anticolonialiste français disparu, René Vautier, décédé le 3 janvier dernier à l'âge de 87 ans.

Actucult

**CENTRE CULTUREL AISSA-MES-
SAOUDI DE LA RADIO NATIONALE
(21, BOULEVARD DES MARTYRS,
ALGER)**

Judi 29 janvier à 19h : L'ambassade d'Espagne, l'Institut Cervantès d'Alger et la Radio algérienne organisent un concert du groupe Zoobazar. L'accès au concert est sur invitation. Les invitations sont disponibles au niveau de la réception de l'Institut Cervantès d'Alger.

**SALLE IBN KHALDOUN (ALGER-
CENTRE)**

Judi 22 janvier à 20h : One man show de Kamel Bouakkaz.

CAFÉ LITTÉRAIRE DE BÉJAÏA

Samedi 24 janvier à 14h : Le Dr Saïd Sadi animera un café littéraire autour de son livre *Amirouche, une vie, deux morts, un*

testament au Théâtre régional de Béjaïa.

**MAISON DE LA CULTURE
MOULOUD-MAMMERI DE TIZI OUZOU**

Jusqu'au 22 janvier : Casting pour les besoins de la réalisation d'un feuilleton télévisé du réalisateur Ali Mouzaoui.

Judi 22 janvier à 14h : Rencontre mensuelle «Parole aux artistes» animée par Slimane Belharet. **Invités :** Saïd Fréha (reporter et animateur de la Chaîne II), Groupe berbère, Celia Ould Mohand (jeune talent de la chanson), Kamel Si Mohamed (poète et animateur de la Chaîne II).

Samedi 24 janvier :

A 10h : Conférence-débat animée par M. Ali Haroun, ex-membre du HCE, autour de son livre *Le Rempart*, suivie d'une vente-dédicace.

A 14h : Café littéraire et philosophique

avec M^{me} Laïla Hammoutène (écrivaine) pour son roman *le Challe de Zineb* et Amel Mehdi (écrivaine), organisé par l'Entreprise d'organisation de manifestations culturelles, économiques et scientifiques (EMEV).

ZONE TISRASS (DJANET)

Mercredi 21 janvier : Exposition d'artisanat et soirées artistiques. Sous le slogan «L'artisanat au service de la promotion touristique du Sahara».

Mercredi 21 janvier : Hommage à Athmane Baly, en présence de ses disciples Mosbahi Abdellah (Djanet), Chendi (Djanet), Chekali (Djanet), Choghly (Djanet), Nabil-Manou & Houda Othmani.

**GALERIE D'ARTS AÏCHA-HADDAD (84,
RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)**

Jusqu'au 22 janvier : Exposition de peinture de l'artiste Djilali Salhi.

SALLE EL-MOUGGAR (ALGER-CENTRE)

Jusqu'au 31 janvier 2015 (sauf le 25 janvier) : En partenariat avec l'AARC, projection du film *L'Héroïne* de Cherif Aggoun, à raison de 4 séances par jour : 14h, 16h, 18h et 20h.

Judi 22 janvier à 18h : Pièce théâtrale *Sassia et El Bahi* de la coopérative culturelle Afkar wa Founoun de Sétif.

**MUSÉE PUBLIC NATIONAL DU BARDO (3,
RUE FRANKLIN D. ROOSEVELT, ALGER)**

Jusqu'au mois de mars 2015 : Exposition «Pouvoirs des perles d'Afrique» (collection de Tonia Marek).

**MUSÉE D'ART MODERNE ET
CONTEMPORAIN D'ALGER**

(RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)
Jusqu'au 31 janvier 2015 : 6^e Festival international d'art contemporain.

**PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-
ZAKARIA (KOUBA, ALGER)**

Jusqu'au 31 janvier 2015 : 7^e édition du «Salon d'automne» des arts plastiques.

**ESPACE DE LOISIRS ET DE DÉTENTE
POUR ENFANTS KIDZLAND
(CHÉRAGA, ALGER)**

Chaque jour : Spectacles d'attractions pour les enfants de 3 à 12 ans.

INSTITUT CULTUREL ITALIEN

Cours de langue italienne, inscription ouverte : session janvier, février, mars 2015. Pour toute information :
Tél. : 021 92 38 73/021 92 51 91